

## ***Rencontre avec Jeff Koons***

### ***(extrait du chapitre 29)***

Il est entré d'un pas souple. Il était habillé *sport* et était suivi de deux types en costumes noirs. Les hommes ont branché et mis en marche son micro-ordinateur sur le pupitre. Puis ils ont pris position un peu en arrière, à sa droite et à sa gauche, façon gardes du corps.

Jeff Koons incarnait pour moi ce que l'art contemporain avait de plus commercial. Succédant au pop art, il produisait des œuvres colorées, drolatiques, gigantesques et clinquantes. Ses réalisations avaient valeur d'animation. Une famille de bobos pouvait dire : « Tiens ! c'est marrant ! Tiens ! c'est dingue ! » Les historiens de l'art contemporain avaient bien essayé de l'intellectualiser, de faire l'exégèse de sa démarche, de lui trouver quelque chose de duchampien. Mais cela restait tiré par les cheveux. Jeff Koons était ludique, et puis c'est tout.

Il a fait apparaître sur l'écran, au-dessus de la tribune, la photo d'une sculpture représentant un homard géant. C'était l'une de ses célèbres œuvres monumentales réalisées en métal polychrome. Il a pris la parole en anglais. Aussitôt, la plupart des gens ont enfilé leurs casques. La voix neutre du traducteur a démarré :

— Là, c'est un homard ! Ce qui me plaît le plus dans la sculpture, c'est la polychromie. J'ai peint le homard en rouge, comme vous le voyez. C'est pourquoi cette œuvre peinte a toute sa place à mon avis, dans un colloque sur la peinture...

Jeff Koons a affiché la photo suivante qui proposait un gros plan sur la queue du homard.

L'interprète a enchaîné :

— Ce qui me plaît dans le principe du homard, c'est qu'il y a en lui du masculin et du féminin ! Autrefois, nous aussi, nous étions unis ! Maintenant, nous sommes séparés, homme ou femme, l'un ou l'autre, mais pas les deux à la fois. Regardez la queue du homard : ça ressemble à une trompe de Fallope, mais si on retourne l'image, on peut également y voir un phallus. Il faut se connecter aux origines de l'homme !... et à celles de la femme, bien sûr !...

La traduction se faisait par saccades. Je me demandais si l'interprète avait une compréhension d'ensemble de ce qu'il traduisait. Si j'avais eu un niveau d'anglais plus élevé, j'aurais peut-être mieux saisi la cohérence et la continuité des propos de Jeff Koons. Mais ce qui arrivait dans mon casque paraissait un peu décousu.

Une autre image a été projetée. C'était une *œuvre bidimensionnelle*. Le fond était constitué par la photo de trois statues de déesses grecques, ou plutôt par trois photos, prises sous des angles différents, de la même sculpture. Par-dessus apparaissait en surimpression un caniche levant la tête pour regarder un vol de pigeons se détachant d'un ciel d'été où se trouvaient quelques petits nuages. Le tout était enrichi de quatre ou cinq grands coups de pinceau en travers. La voix monocorde de la traduction simultanée suivait son cours :

— Là, vous voyez, le soleil, les oiseaux, le chien, ce sont des références à la sexualité ! Surtout les nuages, bien sûr, qui représentent les poils pubiens ! Bref, il y a de la vie partout ! Moi, c'est ça, ce que j'aime : la vie ! Vous me suivez ? Et pour la sculpture, j'ai demandé à ma secrétaire. Elle a fait une recherche. Elle s'appelle Aphrodite. C'est la déesse de l'amour ! C'est une collaboratrice qui m'aide beaucoup ! Elle a appartenu à un certain Mazarin ! Un type qui portait une grande robe rouge. Rouge comme les règles ! Évidemment ! Vous me suivez ? Une inversion du dessus et du dessous ! Ma secrétaire a un regard de femme

sur ces choses-là. C'est aussi elle qui m'a dit que ce Mazarin était l'un des plus proches conseillers de Louis XIV ! Là, je dis WAOUH ! WAOUH ! Louis XIV ! Le roi Soleil ! Vous me suivez ? Tout se tient !

Jeff Koons faisait tout son possible pour rendre son intervention vivante. Il voulait que tout le monde comprenne et que personne ne s'ennuie. Il avait ce côté enthousiaste et optimiste qu'on attribue, à tort ou à raison, aux Américains. Vraiment, il était un type gentil et bienveillant. Je le trouvais de plus en plus sympathique. C'était le genre d'homme avec lequel on se tutoie tout de suite et de bon cœur. De plus, il avait un large sourire, avec énormément de belles dents, toutes bien blanches. Je n'avais plus envie d'être grincheux. Je ne lui reprochais plus ni sa réussite, ni son art, ni rien. Il régnait dans l'amphi une ambiance d'adhésion heureuse.

La voix monocorde du traducteur poursuivait :

— Et là, regardez ! à la place de cette poitrine on peut imaginer deux gros testicules. Du coup, on peut voir le ventre de cette femme comme un phallus vaginique qui s'autoféconde ! Ce qui compte, je le dis toujours, c'est la sensualité ! C'est pour ça que nous sommes ici !  
Sensualité d'abord !

Plusieurs membres de l'ADIAF prenaient des notes.

J'ai vu que Seine glissait imperceptiblement ses mains dans son sac. J'ai tout de suite compris. Je lui ai adressé un hochement de tête approbateur. C'était le moment, en effet. Devenir photographe de presse, c'est apprendre à appuyer sur le bouton au bon moment. Elle a extrait son reflex de son sac très discrètement, de façon à ne pas gêner l'orateur, et l'a posé sur ses genoux. Elle a ouvert le petit écran LCD et a lancé en rafale des clichés silencieux de Jeff Koons. Mais les deux factotums à l'arrière-plan l'ont repérée. Ils ont fondu sur elle. Jeff Koons

s'est interrompu. Tout l'amphi a tourné la tête vers nous. C'était un incident. Les hommes en noir tentaient de lui arracher son appareil photo. Elle résistait. Elle se cramponnait. Elle ne voulait à aucun prix lâcher son cher reflex. Elle donnait des séries de petits coups de pied sans se lever de son fauteuil. Je l'ai aidée en essayant de repousser ces types, tout en tenant la courroie de l'appareil. On sentait l'opinion publique hésitante au sein de l'amphi. C'était comme une épreuve de corde en équipe, un jour d'intervillage.

À un moment donné, un coup de pied de Seine a percuté la rotule d'un des gorilles. Il a lâché prise en titubant lamentablement, comme s'il avait reçu le coup dans les testicules. Des gens ont ri, d'autres applaudi. L'autre vigile a abandonné aussitôt. Jeff Koons a fait un geste d'apaisement tout en indiquant du doigt à ses nervis de regagner leur place. Ils ont repris leur position sobrement, en rajustant leur veste.

Seine a rangé son appareil et tiré définitivement la fermeture Éclair. Quelques membres de l'ADIAF secouaient la tête avec désapprobation l'air de dire : « De nos jours les jeunes ne respectent plus rien ! » On était quand même bien embêtés, Seine et moi, d'avoir tant attiré l'attention.

Après cette récréation inopinée, les gens ont remis leurs casques et la conférence a repris. Jeff Koons voulait à ce stade nous montrer, sans chichis et en toute transparence, les diverses phases de la création de cette œuvre, telles qu'elles s'étaient réellement produites.

Il a expliqué qu'il avait l'habitude de travailler sur ordinateur à l'aide du logiciel Photoshop. Ses fichiers avaient tout naturellement gardé la mémoire de son itinéraire, comme autant de couches successives dénommées calques. Pour nous faire comprendre, il a d'abord affiché un écran blanc. Quand il a cliqué sont apparus la triple Aphrodite, puis le

petit chien regardant les pigeons, et enfin les coups de pinceau numériques. Il y avait donc trois calques. Il a ensuite cliqué lentement dans l'autre sens en enlevant le trois, le deux et le un. Puis il a cliqué de plus en plus vite : 1 ! 2 ! 3 ! ... 3 ! 2 ! 1 ! ... 1 ! 2 ! 3 ! ... 3 ! 2 ! 1 ! ... Jeff Koons regardait le public avec son beau sourire. Tout le monde avait compris. Il était radieux !

Je me suis tourné vers les rangs de l'ADIAF pour essayer de deviner ce qu'ils en pensaient. Étaient-ils déçus ou conquis ? N'était-ce pas un peu trop simple, et même bête, tout de même, ces histoires de homard et de petit chien ? Cependant, les visages des membres de la prestigieuse association avaient, pour la plupart, une expression ravie. L'œuvre de Jeff Koons était simpliste, mais justement ce simplisme assumé leur semblait extraordinairement *intelligent*.

L'artiste a ensuite expliqué qu'après avoir conçu un projet sur son ordinateur, il le confiait pour réalisation à ses équipes. Au fur et à mesure qu'il parlait défilaient des photos de son atelier qui était une sorte d'usine. Une centaine de collaborateurs y œuvraient dans un immense hangar. Des chaînes de travail étaient en place sous l'œil d'un contrôle qualité exigeant. On aurait pu prendre cet endroit pour une PME d'aéronautique si, à la place des carlingues, ne s'étaient pas trouvés des homards et des lapins géants. En résumé, Jeff Koons apparaissait comme un bel exemple de *start-up* ayant réussi. On le sentait heureux de son succès et tout le monde était sincèrement content pour lui.

Il a poursuivi :

— Toute mon enfance, j'ai grandi avec Marcel Duchamp. Duchamp et encore Duchamp ! Ensuite, j'ai découvert le dadaïsme et le surréalisme, des choses comme ça ! C'est ce qu'aimaient mes parents et mes grands-parents ! C'était comme ça dans mon milieu ! Mais, maintenant, j'aime tout ! Monet aussi bien que les Égyptiens ! Je ne fais pas de

hiérarchie. Je ne juge pas. J'essaye d'accepter tout. Moi aussi, j'ai fini par m'accepter ! Et je dis à tout le monde : faites comme moi, tout simplement ! Ne soyez pas compliqués ! Faites ce qui vous intéresse ! Ne cherchez pas la lune ! Comme ça, vous ne serez pas déçus !

On avait indiscutablement affaire à une bonne nature.

Il a fait une pause, tout en débranchant son micro-ordinateur portable.

Puis il a ajouté :

— Je voulais dire aussi que je suis très flatté que des gens comme vous pensent que je fais des choses intéressantes ! Vraiment, ça me fait plaisir ! C'est très sympa ! C'est cool ! Merci beaucoup à tous !

Tout l'amphi a applaudi à tout rompre. Moi aussi je me suis surpris à battre des mains vigoureusement. Seine renâclait un peu. Je lui ai donné un petit coup de coude. Elle s'y est mise sans faire d'histoires.

Il n'était pas prévu de questions du public. Jeff Koons est descendu du pupitre et s'est dirigé vers la petite porte. Les membres de l'ADIAF se sont levés aussitôt et ont emboîté le pas à la star, se retirant par la même porte. Il y avait peut-être un cocktail privé en dépit de l'heure matinale. Les autres artistes prévus dans ce colloque, la plupart français, n'intéressaient visiblement pas les bienfaiteurs de l'art français.